

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 42

Artikel: L'agonie du piano
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une note de deux pages, qu'il faudra payer sans trop rechigner.

Le syndic le voyait venir et répliqua :

— Tu as parfaitement raison, Daniel et je te félicite de vouloir ainsi économiser les petits sous de notre caisse communale. Ton beau-frère fera du bon travail, ça, on n'en doute pas, mais voyez-vous, après un incendie ou deux, avec ces brise-tout que sont nos pompiers, il faudra tout de même se décider pour une neuve. Si personne n'a d'autres idées à ce sujet...

Et comme on n'osait guère contrarier le syndic, l'achat d'une pompe neuve passa d'emblée. L'augmentation du traitement du garde-champêtre fut refusée à l'unanimité. Le boursier motiva son refus en disant :

— Il a seulement cinq ans, on lui a voté une blouse neuve et une casquette pour le dimanche. S'il fallait se saigner aux quatre veines pour tous ceux qui se dévouent pour la commune, où irait-on, pour l'amour du ciel ?

Puis on passa à l'ordre du jour. Le régent fut chargé d'établir le nouveau règlement sur les « concoires ».

— Il peut bien ça faire en dehors de ses heures d'école. Du reste, ce règlement doit faire partie de l'instruction publique. Ça fait que... Ainsi conclua Justin, l'assesseur.

Avant de lever la séance, le syndic prit la parole. Il était tout ému et les municipaux le regardaient avec une certaine méfiance, puisque l'ordre du jour était épuisé.

— Ecoutez-voir, mes amis ! Vous savez tous, comme moi, que ces beaux messieurs de Berne viennent de décider d'étrangler nous autres pauvres vigneron avec leur impôt sur les vins. Ils nous avaient d'abord promis — croix de bois, croix de fer — que nous ne serions pas touchés par cette dime d'un nouveau genre. Puis, voilà qu'ils ont tourné casaque et l'impôt a été voté. Ils mériteraient d'aller en enfer. C'est le retour des baillifs d'autrefois, la patte de l'ours qui se rabat de nouveau sur nous qui trimons sur toute l'année pour que ces Excellences de Berne puissent boire une bonne goutte. Et c'est justement cette année-ci, qui donnera un vin « d'essetrà », qu'il nous font cette méchanceté.

On a bien eu nos bons porte-paroles vaudois qui ont défendu notre cause avec des discours d'attaque, que ça faisait plaisir de les lire dans les journaux. Mais rien n'y a fait. Ces grands manitous de Berne, bien assis dans leur fauteuil, se moquent pas mal de nous autres. Et pourtant ! Il n'est pas dit qu'on ne saurait pas gouverner le peuple aussi bien qu'eux, mais eux, sauraient-ils manier le fossoir, sulfater au gros de la chaleur et vendanger comme il se doit ? On voudrait bien les y voir.

J'ai donc pensé que notre village devrait bien nommer une délégation pour aller à ce Berne, expliquer à ces beaux Messieurs qu'on n'est pas d'accord et dire pourquoi. Qu'en pensez-vous ?

Les municipaux avaient écouté la longue péroraison du syndic sans l'interrompre. Daniel du Crêt avait laissé éteindre sa pipe et l'assesseur ne pouvait attendre le moment de peser sur le bouton de la sonnette pour faire venir un litre. Le boursier prit la parole :

— Bien causé, syndic. Pour ce qui me concerne, je serais assez d'accord avec ton idée, mais à condition que chacun y aille de ses écus. La caisse communale n'est pas là pour qu'on aille se royauter jusqu'en là de la Sarine, presque à l'étranger, quoi. On a déjà voté l'achat d'une pompe neuve, Il ne faut pas faire les fous, tout de même. Et puis, autre chose : personne ne sait « talmatzer » de la main gauche, parmi nous autres de la Municipalité.

— On prendra avec nous le chef de gare. Il doit savoir l'allemand, puisqu'il est dans les chemins de fer, et il aura son permis, fit remarquer le syndic.

L'assesseur fit valoir que ce serait en tout cas instructif d'aller à la fosse aux ours, pour voir les descendants des oppresseurs du pays de Vaud, du temps du Major Davel.

— On n'est pas obligé de leur lancer des carottes ; on peut même se contenter de les voir

mendier leur pitance, comme de pauvres bougres, ce qui est en somme un juste retour des choses, pour toutes les tracasseries des Excellences d'autrefois.

En fin de compte, l'envoi d'une délégation fut voté à l'unanimité. Un prochain article dire ce que fut ce voyage. *Frédry.*


Ironie perdue. — Le client de l'hôtel, de sa chambre, sonne désespérément depuis dix bonnes minutes. Et, pour corser cet appel infructueux, il exécute quelques variations dans la sonnerie.

Enfin, la bonne survient, et, d'un ton candide :

— Monsieur a sonné ?

— Non, mon enfant, répond l'autre d'un ton amer. Je m'essayais seulement à sonner votre glas, car je vous croyais morte !

LE MONSTRE DE LOCH NESS EST MORT

 N se souvient du bruit que fit l'année dernière à travers le monde la découverte à Loch Ness, dans un petit lac intérieur, d'un monstre qui, les jours de pluie et de vent, surgissait des eaux, montrait sa fabuleuse échine et disparaissait bientôt dans les profondeurs aquatiques.

Des observations ne tardèrent pas à relever sur la rive les empreintes énormes des pattes du monstre marin. Des savants se mirent à l'affût pour étudier au télescope le curieux animal. Des photographes se mirent en faction pour saisir son image dès qu'elle apparaissait. Mais l'animal préhistorique ne réapparait jamais au même endroit, et ses apparitions étaient courtes, si bien que les savants n'avaient guère le temps de braquer sur lui leur lunette d'approche.

Et, d'autre part, comme il ne se montrait que par temps pluvieux, les photographes prises par les reporters des grands journaux londoniens manquaient quelque peu de clarté.

Il va de soi que personne n'osait s'aventurer sur le lac par crainte d'être dévoré tout cru par une bête aussi colossale. Des doctes professeurs se mirent à étudier les récits des témoins oculaires et cherchèrent à déterminer l'espèce à laquelle appartenait ce saurien monumental. Car il ne pouvait s'agir que d'un saurien. Peut-être venait-il des profondeurs de la mer et remontait le courant d'un petit fleuve qui joint le lac à l'océan était-il venu s'égarer dans ces eaux calmes, où sa présence mettait un trouble inaccoutumé.

Toutefois, les riverains ne se tenaient plus de joie. Des foules considérables de touristes arrivaient de toute l'Angleterre pour voir le monstre et, en attendant qu'il daignât apparaître, ces touristes avaient faim et soif. Certains même, ne voulant point repartir sans l'avoir vu, logeaient sur place jusqu'à ce que la bête apocalyptique daignât se montrer.

Si bien que les affaires marchaient à merveille et quand quelqu'un osait mettre en doute l'existence même de l'animal, les hôteliers et restaurateurs du lieu protestaient violemment et juraient leurs grands dieux qu'ils l'avaient vu et qu'aucun doute n'était possible.

Les pouvoirs publics finirent par s'émouvoir et le Ministre de la Guerre envoya sur place une commission d'enquête ayant à sa disposition une équipe de scaphandriers. Et le secret du monstre de Loch Ness vint d'être découvert. C'était tout simplement l'épave d'un zeppelin abattu pendant la guerre et qui était venu tomber dans le lac écossais.

On a repêché ses moteurs et une grande partie de son enveloppe. C'était celle-ci qui, par temps de pluie et de vent, poussée par les remous, remontait à la surface, se gonflait d'air et prenait l'aspect d'un monstre...

Et les touristes reviennent en grand nombre pour contempler sur place ces débris de zeppelin... Mais les aubergistes écossais se demandent ce qu'ils pourraient bien trouver de nouveau pour la saison prochaine.

Mécanologie. — La jeune fille émue vient pour prendre sa toute première leçon d'auto. Le moniteur lui demande d'un ton professionnel :

— Avez-vous déjà quelques notions de mécanique et d'électricité ?

— De mécanique ?... Ah ! oui... c'est toujours moi qui fais marcher l'aspirateur à la maison.

LA LESSIVEUSE

*Admirez, par un jour d'été,
Les bras nus de la lessiveuse,
Jetant sur le linge humecté
Des flots d'une pâte mousseuse.*

*Son vieux jupon, très écourté,
Laisse voir sa jambe nerveuse ;
Compagne de l'activité,
Sa langue n'est point paresseuse.*

*Elle va du soir au matin,
Et lave, ainsi qu'une chemise,
Tous les défauts de son voisin,
Car la critique est bien permise.*

*Dans son tonneau fort ballotté,
Elle entend régner en maîtresse.
Le travail donne la santé,
Et son battoir frappe sans cesse.*

*Quand le vent souffle avec fureur,
Soulevant la vague écumante,
Évitez sa mauvaise humeur,
Ce temps ne la rend pas charmante.*

*Il faut la voir en grand courroux,
Les deux poings posés sur la banche.
Bourgeoises, prenez garde à vous !
Car voici venir sa revanche.*

*Madame et toute la maison,
Ont bientôt passé par le crible,
Les gros mots partent en foison,
Comme les balles dans la cible.*

*Sa réponse est prête pour tout ;
Un rien l'envenime et l'irrite ;
Le fromage n'a pas bon goût,
La miché est ma foi trop petite.*

*Si les draps ne sont pas très blancs,
Si la lessive reste rousse,
Les adieux des derniers instants
Ne vont pas sans quelque secousse.*

*« Si mon ouvrage vous déplaît,
D'après ce que m'a dit la fille,
» Veuillez, Madame, s'il vous plaît,
» Laver votre linge en famille. »*

Joseph Morax.

L'AGONIE DU PIANO.



L fut une époque — et cette époque n'est pas très vieille — où le piano était roi. Que dis-je ?... Empereur !... Point de véritable salon qui ne contint ce meuble qui tenait à la fois du comptoir et du cercueil. On gardait précieusement l'éclat de son ébène, et sur le dessus de son coffre on accumulait à plaisir les bibelots les plus hétéroclites.

Point de réunions familiales où l'oncle Joseph ne le tapotait familièrement pour faire entendre des airs de chansons dont il n'eût, à coup sûr, pas osé chanter les paroles.

Point de réunion mondaine sans qu'un artiste chevelu déroulant majestueusement ses partitions, ouvrît avec dignité la mâchoire du monstre pour lui taper sur les dents et extraire de ses entrailles une sonate classique ou pour accompagner le supplice qu'une cantatrice impitoyable infligeait aux hôtes.

Mais la véritable royauté du piano s'exerçait sur les jeunes filles. Quelque médiocres que fussent leurs dispositions pour la musique, c'eût été une honte qu'elles ne suivissent pas des leçons de piano. Cela avait entre autres avantages, celui de faire vivre une nombreuse corporation de professeurs. Mais par contre, cela faisait hurler les locataires voisins, exaspérés par les gammes sans fin.

Et c'était un véritable triomphe quand mademoiselle était, à force de patience et de bonne volonté, parvenue à jouer le *Lac de Côme* ou *La Prière d'une Vierge*. Des éditeurs malins en publièrent des partitions faciles afin de hâter ce triomphe.

Cette musique très simple et très sentimentale a influencé plus qu'on ne croit de nombreuses générations d'adolescentes. Qui dira les rêves insensés que tous ces yeux de seize ans ont inscrit sur l'ébène où se reflétaient vaguement leurs boucles blondes ?

Eh bien ! le piano va mourir. Il va mourir assassiné. Ses meurtriers s'appellent Phonographe, Radio et Vie Moderne. Les jeunes filles ne désirent plus du tout se fatiguer à jouer des airs sentimentaux que les dadas peuvent leur répéter jusqu'à satiété. Les parents ne tiennent plus du tout à ce que leur progéniture leur massacre, le soir, après souper, le *Lac de Côme* ou *La Prière d'une Vierge*, quand la T. S. F. leur apporte à torrents *Le Beau Danube Bleu*, *Les Patineurs* ou *La Veuve Joyeuse*. Et puis que voulez-vous, dans cette vie moderne où les appartements sont comme des boîtes à cigares, il n'y a vraiment plus de place pour un piano.

Dans les cafés, pianistes et violonistes qui venaient jouer quelques airs à l'heure de l'apéritif, ont été chassés pour faire place à un pick-up. Le film sonore a détrôné, lui aussi, les pianos qui accompagnaient si bien les chevauchées cow-boy. Bientôt on ne trouvera plus ces meubles glorieux que dans les musées où de doux maniaques viendront de temps en temps jouer quelques airs pour reconstituer devant un auditoire ahuri, une époque disparue... une époque qui fut celle de notre enfance.

Monsieur Piano est mort...



UNE TROUPE DE PASSAGE

Il avait plu toute la journée et on entendait au dehors l'eau des gouttières se précipiter en cataractes continues du toit jusque sur la cour pavée de l'hôtel.

Bien qu'ils eussent essuyé leurs vêtements avec leurs mouchoirs et tamponné leurs chaussures avec de vieux journaux, emportés dans ce but, les musiciens, les deux femmes surtout, l'une très jeune, brunette au visage ovale et blanc, l'autre flétrie avant l'âge, menue et ridée, grelottaient sous leurs vêtements trempés.

Dans le vaste salon d'hôtel, transformé pour la circonstance en salle de concert, les étrangers, prisonniers depuis le matin dans leur demeure temporaire et banale, affluaient, avides d'une distraction, l'esprit las des longs loisirs vides de leur villégiature de montagne.

L'entrée des quatre musiciens, baroques et mouillés, avait fait courir d'un bout à l'autre de la salle, aux murs nus, un frisson de pitié souriante, de cette pitié très douce à éprouver, où se cache, sous son déguisement le plus flatteur, la sensation intime du bien-être.

Tout à son affaire le chef de troupe, cravaté de rouge, très digne devant cette assemblée de beau monde, jeta sur ses trois compagnons un rapide regard interrogateur. Tout son monde était prêt, sa femme, la fille, Paul ; la vieille, assise devant sa harpe, la tête branlante, Nanette tortillant dans ses doigts nerveux des feuillets jaunis, Paul, indifférent, l'archet au poing.

Seuls, dans ce moment d'attente, les yeux noirs de la jeune fille trahissaient une vie intérieure ; ils avaient, dans son visage ovale et blanc un éclat souffreteux, un fixité douloureuse et ardente qui par-dessus les choses extérieures semblait s'attacher à une pensée. Mais le père ne vit rien d'anormal sur le visage toujours pâle de Nanette et il donna le signal.

Elle se leva en même temps que Paul et tandis que la vieille cherchait en tâtonnant les cordes usées de sa harpe et en tirait des sons durs et désagréables, Nanette chanta d'une voix vide, sans éclat ni ampleur, d'une petite voix ordinaire et fade, l'éternelle romance transcrite sur

les feuillets jaunis. Paul s'accompagnait brillamment sans la regarder.

Ce soir-là ce n'était pas la sensation du ridicule s'attachant à ses efforts, découverte récente qui avait rendu son incurable timidité plus brusque et plus maladroite, qui mettait dans les yeux de Nanette cette expression désolée. La piqure de la moquerie ou de la commisération de passage, qui depuis peu l'irritait à en pleurer, la laissait, ce soir-là, indifférente. Elle écoutait affolée, trois mots brefs dont le son sourd frappait continuellement son oreille :

— Paul s'en va, Paul s'en va !...

C'était le glas froid et lent de son amour, de la joie de sa jeunesse à peine commençante.

Le morceau s'acheva au milieu de chuchotements amusés. Quelques rires perlés s'échappèrent d'un vapoureux nuage d'étoffes claires. Les toutes jeunes filles se détendaient de l'ennuyeuse captivité de la journée, elles étouffaient de gaieté derrière leurs jolis mouchoirs brodés.

Debout près d'une fenêtre deux jeunes hommes jetèrent du côté de cette jeune en joie un regard blasé qui tout de suite s'en détacha.

— Cette vieille, dit l'un d'eux en bâillant poliment, les lèvres fermées, les marines frémissantes, avec sa tête qui branle est trop drôle et puis la petite... elle ouvre une bouche immense, mais on n'entend rien. Il y a le jeune homme.

— Oui, il y a le jeune homme. Pas mal le jeune homme.

Nanette, l'oreille au guet saisit la phrase au vol et elle reçut, à la place où elle souffrait, un choc brutal. Au mouvement des lèvres, son attention aiguë avait reconnu la phrase ordinaire, partout la même :

— Il y a le jeune homme.

Sur la tête de Paul, elle ne pouvait plus en douter, une étoile se levait, une étoile qui allait le sortir de la nuit ! tandis qu'elle-même resterait en arrière glacée par l'abandon et l'oubli. Non seulement Paul la quittait, mais il la quittait joyeusement, ivre déjà d'espérances auxquelles, elle, Nanette, était étrangère.

Comme si le magnétisme de cette préoccupation ardente eût enfin gêné le jeune homme, Paul finit par tourner légèrement la tête du côté de Nanette. Pour la première fois, ce soir-là, il la regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle tressaillit et elle fixa sur lui son œil douloureux, elle le lui plongea jusqu'au cœur. Elle ne pouvait pas dans ce moment donner une autre forme à son angoisse, une autre figure à son ressentiment. Son désespoir muet l'étranglait à l'étouffer.

Souvent dans les temps heureux où Paul ne songeait pas encore à la quitter, il lui murmurait ainsi, jusque sous l'œil gouailleur du public, quelques paroles adoucissantes, mais, ce soir-là, en voyant sa pâleur de cendre il détourna la tête tout de suite. Depuis qu'il avait signé l'engagement inespéré qui le sortait de l'humble routine de sa vie ambulante, le fixait, lui donnait du pain, Nanette n'était plus pour lui qu'une pâle silhouette allant et venant, très effacée, sur le fond terne du passé. Pas une fois l'idée de la prendre avec lui ne lui était venue à l'esprit. Il ne lui avait jamais rien promis, il se sentait libre vis-à-vis d'elle de rester ou de s'en aller à son gré. L'acte ne lui causait aucun scrupule, seulement il éprouvait à côté de la jeune fille depuis qu'elle savait sa décision, un malaise inconnu. Tous leurs rapports avaient brusquement changé un abîme s'était creusé entre eux, si profond, que tous deux semblaient, sous leurs traits familiers, être devenus d'autres êtres, des étrangers qui ne savaient plus que se dire.

Il était passé onze heures quand le concert prit fin. La salle était déjà presque vide et, un à un, les quatre musiciens défilèrent le long des chaises abandonnées. Nanette marchait la dernière et elle regardait Paul ; elle pensait obstinément au temps, encore proche, et pourtant déjà si perdu pour elle, où il s'arrêterait pour l'attendre, où d'un mot, d'un regard, d'un sourire, il effaçait jusqu'au souvenir de l'effort fatigant de la soirée. Elle le regardait marcher, elle sui-

vait tous ses mouvements avec la fixité d'espérance d'un cœur jeune qui ne veut pas lâcher l'idée du bonheur et qui s'y cramponne, même s'il n'est plus qu'un cadavre.

Paul franchit la porte sans se retourner.

Arrivés à l'auberge où ils passaient la nuit, les quatre musiciens entrèrent un moment dans la salle à manger presque déserte. Avant de se séparer, il fallait, comme à l'ordinaire partager la recette avec Paul, mais sans attendre son dû, le jeune homme s'échappa sournoisement. Il redoutait d'entendre sortir de la bouche du maître un de ces mots mordants qui, depuis son engagement inespéré, lui signifiait journallement sa disgrâce ; il avait peur aussi de rencontrer le regard poignant de Nanette. Il se sauva sur la pointe des pieds.

La harpiste s'approcha de l'angle où Nanette, assise à l'ombre, pensait, et elle l'interrogea doucement :

— Dors-tu, Mignonne ?

Ne recevant pas de réponse elle posa sa main fluette sur l'épaule de la jeune fille et elle répéta sa question :

— Dors-tu, Nanette ?

Nanette tressaillit. Non, elle ne dormait pas, mais depuis que Paul avait quitté la chambre, elle souffrait partout, dans son corps, dans son âme, affreusement ; il lui semblait impossible de remuer cette angoisse, de marcher comme à l'ordinaire. Pourtant elle se leva et elle suivait son père et sa mère.

« Cette petite, pensa la mère en regardant le pas flottant de Nanette, elle dort debout, ou bien... »

Elle passa son bras sous celui de sa fille et elle l'emmena sans rien dire.

Dans le corridor, un domestique, les yeux bouffis de fatigue, surveilla, d'un œil mécontent la retraite des chétifs locataires d'une nuit :

— Faire veiller ainsi les gens et ne pas prendre seulement un verre d'eau !

Le silence régna dans la maison.

(A suivre).

E. Pradez.

Nourriture indigeste. — Auriez-vous quelques chose à donner à manger à un pauvre chômeur ?

— Quel était votre métier ?

— Avalueur de sabres.

— Eh bien ! avaluez cette hache.

Ce qui ne se dit pas. — L'amoureux. — Enfin, avez-vous trouvé dans ma lettre ce que je ne pouvais vous dire de vive voix !...

Elle. — Oui, quinze fautes d'orthographe !

ALPHONSE MEX. — **Oiseaux de Passage.** Comédie en trois actes. — Montreux. H. Cherbuin, imprimeur-éditeur.

M. Mex n'est pas un inconnu pour beaucoup de nos lecteurs qui n'ont pas oublié ses récits de mobilisation. Il publie aujourd'hui une charmante comédie en trois actes qu'auront du plaisir à jouer les amateurs. Nous nous faisons un devoir de la leur proposer. Elle se recommande d'ailleurs par l'intérêt du sujet, le naturel des personnages, la vivacité du dialogue, que ne dépare aucune expression triviale.

La pièce a trois actes. Nous en aurions volontiers souhaité quatre. La transition entre le second et le troisième aurait été atténuée et le public aurait apprécié plus longtemps l'esprit de l'auteur.

Les **Oiseaux de passage** sont les soldats qui se succèdent dans le Jura bernois pendant la période de mobilisation. L'un d'eux, un caporal vaudois, finit, non sans peine, par y trouver le bonheur.

Pièce mi-civile, mi-militaire, dont deux sociétés ont déjà entrepris l'étude. Nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne
 Tél. 34.366
 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
 Zumstein 1935 à 3 fr. 75
 Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS» et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.